



LE PÈRE BRUNO  
DE  
JÉSUS-MARIE

LES ÉTUDES CARMÉLITAINES

*CHEZ*

DESCLÉE DE BROUWER

PARIS

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

*Gérard de la Trinité, O. C. D.*

Jacques Froissart est né à Bourbourg, aux confins des Flandres françaises le 25 juillet 1892.

Par son ascendance paternelle il se relie au célèbre chroniqueur Jehan Froissart né à Valenciennes vers 1337. En 1902 ses parents le font entrer comme interne à l'Institution Notre-Dame des Dunes à Dunkerque où il suivra le cycle normal des Études secondaires. C'est dans la chapelle de cette institution que le 25 mai 1903 il fait sa première communion. La veille il note ce souhait sur son carnet : « L'avenir. Je serais (sic) prêtre si le bon Dieu le veut ». La même année son père meurt d'une congestion cérébrale. Dès ses premières années d'études il montre un vif intérêt pour la littérature et particulièrement pour la poésie. En l'année scolaire 1906-1907 il confectionne pour son usage, une anthologie de ses ferveurs littéraires d'adolescent (Lamartine, Vigny, Hugo, Musset, Th. Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire, Sully Prudhomme, Moréas, Rostand).

C'est aussi le début d'une crise morale profonde. Au sortir du collège en 1908, nature ardente, il entend se libérer de cette « longue contrainte ». Il cesse toute pratique religieuse et s'absorbe dans la littérature et la musique. En 1909 il est atteint subitement de cécité totale pendant plusieurs mois. Il s'adonne alors au violoncelle. Et c'est à travers l'épreuve physique et morale une obscure recherche de Dieu. Durant ses années d'adolescence et encore par la suite Jacques Froissart sera redevable à l'abbé René Monteuis, qu'il a connu à Notre-Dame des Dunes à Dunkerque, d'une aide très précieuse. A cette époque de sa vie, c'est à lui qu'il se confie à nouveau et il trouve en ce prêtre une compréhension intelligente, respectueuse et affectueuse de ses problèmes. Ce prêtre s'efforce

Photos : Robert Descharnes

© 1964 by Desclée De Brouwer

de l'attacher à la personne du Christ et non à un vague et romantique Infini. La guérison de la cécité survient. Mais l'influence des œuvres de Nietzsche pèse fortement sur Jacques Froissart. N'y est pas étranger son amour de l'Allemagne et de sa musique, celle de Beethoven surtout. Il veut être libre. *L'hymne* qu'il prépare « c'est l'éternel Baiser que la nature nous offre... *Fac et spera*, voilà notre devise. Le peu que nous pouvons façonner de notre propre science est une coupe neuve » (1911).

Cependant une grande mélancolie, un pessimisme profond s'empare de lui et s'exprime en de nombreux poèmes.

« J'habite le pays de l'immuable hiver...  
Jamais il n'est venu du lointain infini  
Un doux frisson d'amour : jamais dans cette brume  
Devant nos sombres yeux, le Créateur n'allume  
Un peu de jour béni!

Sommes-nous réprouvés ; attendons nous encor  
Le messie rédempteur, vainqueur de la lumière?  
Notre œil s'éteindra-t-il sous sa morne paupière  
Sans voir un rayon d'or? »

(1912)

« La Mutualité », long poème écrit en 1912 lui vaut le second prix au Tournoi de Poésie des Rosati.

En 1913 il se rend à Berlin, faire la connaissance de la jeune intellectuelle allemande avec laquelle il correspond et qui lui a révélé Nietzsche en 1910. Il rentre en France bouleversé. Mais cet amour se termine brusquement. Le pessimisme s'accroît : « Nous fuyons la forme de la mort, pas elle-même, car le but de nos plus hauts désirs est la mort », écrit-il à l'automne de 1913. Il collabore alors activement à la rédaction d'une revue littéraire nouvellement née à Roubaix, *Les Humbles*. Le jeune directeur en est Maurice Bataille. Jacques Froissart y écrit des Nouvelles : *L'An 2000*, *L'Aveugle*, *Talunda*, paraissent au cours de 1914. Dans *Stomenos* il veut incarner « l'âme panique, léonine de la Flandre » et il imagine malgré la guerre qui vient d'éclater une vie possible mais renouvelée. Suit le *Rapsode des Temps*

*Nouveaux* : « Notre but est uniquement de tirer un trait d'union entre tous les fidèles de la loi d'humain idéal... »

En octobre de cette année 1914 il est incorporé dans le 73<sup>e</sup> régiment d'infanterie et libéré le 1<sup>er</sup> janvier 1915 pour crise d'urémie. Il rentre chez lui à Bourbourg. Puis il sollicite d'être attaché comme téléphoniste à l'administration militaire de l'Armée belge sise en cette ville. Par suite de difficultés provenant de sa qualité de Français il doit quitter l'Armée belge en juin 1915 après quelques mois passés sur l'Yser. Dans l'attente d'un Conseil de révision ultérieur, il se met à l'étude de Kant. Les horreurs de la guerre dont il a été témoin, si elles le laissent écœuré et découragé, l'incitent peu à peu à se dégager d'une tendance à l'idéologie.

C'est alors que se produit le choc qui déterminera son redressement intérieur et l'orientation de sa vie. Un soir d'octobre 1915, se trouvant chez des amis, il ouvre machinalement un livre déposé sur la table. C'était « l'Histoire d'une âme » de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Attiré par le portrait de la jeune carmélite, il emporte le livre tout songeur. Pendant des semaines il lit et relit la vie de cette religieuse non encore canonisée et inconnue de beaucoup.

« Il me semblait de plus en plus chaque jour qu'une vie nouvelle m'envahissait sans que je puisse m'y opposer. » De l'incroyance il revient vers le Dieu de la foi chrétienne. Toute une correspondance avec son ami le poète M. Bataille, réfugié à Rouen, en témoigne.

Il lui écrit en novembre 1915 : « Je suis toujours le même anarchiste et socialiste, positiviste et idéaliste, mais cette fois j'ai bondi plus haut... Je suis encore très loin d'être moine... N'empêche que Dieu et le Christ sont ravissants quand on a la bonne volonté de les contempler. Essaie donc. »

Et au même le 23 novembre à propos du Christ : « Tout mon cœur va vers lui. Mais il fallait s'y attendre, ma pauvre cervelle se rebelle. Je souffre de cela. Je vais évidemment souffrir de plus en plus. Il me faut un guide. Je prends Pascal, celui des Pensées. Il est terrible et profond. Il me demande de faire un acte de foi. Évidemment mon cœur a des raisons que ma raison ne connaîtra jamais. Mais cela suffit-il pour abdiquer son moi. Ce

serait un acte d'*Humilité* impossible... pour l'instant du moins. Il y a tant d'objections. Je veux être consciencieux et je les étudie. Beaucoup d'entre elles se sont écroulées du seul fait que j'aime.

... Ne crains pas de me jeter les plus terribles objections. Je sens la nécessité absolue de les réfuter... Ne me dis pas que la science y répondra... Non la science ne prouvera rien même si elle prouve notre origine simiesque.

... Je sais que seul Dieu, s'il existe, peut donner la foi. Mais nous pouvons nous humilier à la lui demander bien qu'il soit (comme tu dis) sur un âne. »

Jacques Froissart ouvre et interroge l'Évangile. Il est bouleversé par la personne et la doctrine du Christ.

Le mouvement de conversion se confirme. Au début de décembre 1915, il écrit à la R. M. Agnès de Jésus, prieure du Carmel de Lisieux et sœur aînée de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il lui raconte le changement survenu en lui sous le choc de sa rencontre avec *l'Histoire d'une Ame*. « Que dirai-je de cet ouvrage? Aucun livre, fût-il d'un maître, ne m'a jamais causé une telle impression bienfaisante. »

Au milieu de décembre il rencontre l'abbé Monteuis et reçoit de lui le sacrement de Pénitence. Le jour de Noël 1915 il participe dans l'allégresse au repas eucharistique.

Du 7 janvier au 3 juillet 1916, à Rouen où il vit alors, il écrit cinquante-trois « Soliloques ». Outre l'expression de la ferveur religieuse sensible et tendue du nouveau converti, on y découvre un cheminement rapide vers la vie religieuse carmélitaine. J. Froissard a de fréquents contacts avec le Carmel de Boisguillaume mais il s'informe aussi auprès des Franciscains : « Saint Jean de la Croix me séduit et saint François d'Assise m'exalte. » Il interroge enfin un Bénédictin de la Pierre-qui-Vire aumônier des Bénédictines du Saint-Sacrement de Rouen. Le 16 juillet 1916, au Carmel de Pontoise, Jacques Froissart est reçu par le T. R. P. Grégoire de Saint-Joseph, Provincial des Carmes, auquel depuis mars il avait demandé une audience. Il expose les motifs religieux qui lui font opter pour l'Ordre des Carmes. Le Père juge la vocation sérieuse, la décision est prise tout de suite. Il pourra entrer au Noviciat de Monte-Carlo à Noël.

C'est à l'occasion de cette venue au Carmel de Pontoise que Jacques Froissart entend parler d'une carmélite, sœur de l'abbé Cousin, son ancien professeur à Notre-Dame des Dunes. Il s'agit de la R. M. Marie-Thérèse professe du monastère de Pontoise qui depuis peu a rejoint le Carmel d'Avignon. M. l'abbé Cousin, il y a quelques mois, a recommandé instamment à la prière du Carmel de Pontoise l'élève de naguère dont l'évolution n'a cessé de l'inquiéter. Jacques Froissart ignore cela, comme il ignore combien Mère Marie-Thérèse le porte en sa prière.

Le 24 juillet il lui écrit en Avignon. Désormais un lien spirituel très intime les reliera. Mère Marie-Thérèse aura une profonde influence sur Jacques Froissart et l'aidera à la réalisation de sa vocation carmélitaine et sacerdotale.

Son entrée au Noviciat a lieu en fin de décembre 1916. Le 2 janvier 1917 Jacques Froissart reçoit l'habit religieux et le nom de frère Bruno de Jésus-Marie.

Quelques mois plus tard, sa santé étant déficiente il doit interrompre son noviciat sans renoncer pour autant à son désir d'embrasser la vie religieuse carmélitaine. Sur le conseil de Mère Marie-Thérèse qui le met en rapport avec le R. P. Garrigou-Lagrange, professeur de théologie au Collège Angélique, il se rend à Rome. Il suivra les cours de l'Angelicum durant trois ans : deux années de Philosophie et une année de théologie. A cette époque également Mère Marie-Thérèse lui fait rencontrer Jacques et Raïssa Maritain. Une longue et féconde amitié naîtra de cette rencontre. Sur l'initiative de la même religieuse il se lie et correspond avec le P. Henrion, ermite en Tunisie.

Le 14 septembre 1920, le frère Bruno prend de nouveau l'habit religieux au noviciat des Carmes d'Avon-Fontainebleau. Le 15 septembre 1921 il prononce ses premiers vœux de vie religieuse. Puis il monte au Couvent de Lille en octobre où il poursuit ses études théologiques aux Facultés Catholiques jusqu'en 1925.

Pendant cette période d'études il met au net les investigations

menées sur l'Ordre qu'il a choisi, organise sa réflexion et, en octobre 1922, publie à l'*Art Catholique* (Paris), un petit volume très dense de doctrine et d'histoire : « Le Carmel par un carme déchaussé. »

Le 14 juin 1924, il reçoit l'Ordination sacerdotale dans la chapelle des Facultés Catholiques de Lille.

En octobre 1925 le Père Bruno est envoyé à Paris à la Résidence de la rue Scheffer. C'est alors qu'il entreprend une importante biographie de saint Jean de la Croix qui paraîtra en 1929 chez Plon, dans la Collection « Le Roseau d'or », avec une préface de Jacques Maritain.

Dès cette époque il prend la direction d'une Fraternité du Tiers-Ordre carmélitain et en 1929 institue à Paris ce qu'on appelle dans l'Ordre une « École d'Oraison » où il donne de nombreuses conférences.

Sa présence à Paris lui permet de se rendre fréquemment à Meudon chez les Maritain, à des réunions où il rencontre beaucoup de ceux qui deviendront par la suite ses collaborateurs. En 1930 en effet le Père Bruno devient Directeur des « Études Carmélitaines » et signe avec Pierre Van der Meer de Walcheren directeur littéraire des Éditions Desclée De Brouwer, le contrat d'édition d'une nouvelle série d'« Études Carmélitaines. »

Fondées en 1911 elles étaient jusqu'alors destinées à faire connaître l'histoire et les traditions spirituelles du Carmel. Le P. Bruno les fait « mystiques et missionnaires » et leur donne une orientation psychologique. Il était convaincu en effet que « c'est une faute de négliger ou d'oublier dans la préoccupation de l'objet, le sujet qui reçoit », écrivait-il lui-même dans le liminaire du 1<sup>er</sup> volume des nouvelles « Études Carmélitaines » (avril 1931). Il poursuivait : « Faisant appel à des personnalités scientifiques très qualifiées, nos Études, soucieuses de garantir les spirituels des contrefaçons et de défendre la synthèse de nos saints, confronteront prudemment les résultats de leur haute expérience avec les données des sciences psychologique et psychiatrique. » Missionnaires, les Études le seront par l'étude du difficile sujet des mystiques comparées.

Sous la direction du Père Bruno les problèmes les plus intéressants, voire les plus brûlants ou les plus délicats de la

psychologie religieuse seront donc abordés, avec la collaboration, devenant dialogue, de philosophes, théologiens, historiens des religions, médecins neurologues, psychiatres, psychanalystes, poètes et hommes de lettres. Citons parmi eux :

Charles Baudouin, Germain Bazin, Louis Beirnaert, Charles du Bos, Michel Carrouges, Philippe Chevallier, Paul Claudel, Henri Corbin, Marcel De Corte, Paul Cossa, Roland Dalbiez, Pierre Debongnie, Françoise Dolto, Mircea Eliade, Élisée de la Nativité, Pierre Emmanuel, Gabriel de Sainte M. Madeleine, Reginald Garrigou-Lagrange, Agostino Gemelli, Henri Ghéon, Étienne De Greef, René Huyghe, Stanislas Fumet, Charles Journet, Olivier Lacombe, René Laforgue, Benoît Lavaud, Jean Lhermitte, Lucien-Marie de Saint-Joseph, Jacques Madaule, Aloïs Mager, Jacques Maritain, Louis Massignon, Michel-Marie de la Croix, Charles-Henri Nodet, Pierre Olphe-Gaillard, Georges Parcheminey, Philippe de la Trinité, Henri-Charles Puech, André Soullairac, Gustave Thibon, Jacqueline Vincent, Jean Vinchon...

Pour le Père Bruno, l'engagement dans ces travaux relevait d'une mission à la fois personnelle et collective. Mission personnelle parce qu'il cherchait une réponse aux questions que lui posait sa propre existence. Mission collective parce qu'il était fils des maîtres de la mystique chrétienne, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila. Il était convaincu de la fécondité de cette spiritualité du Carmel particulièrement attentive au caractère personnel des relations entre Dieu et l'homme.

A partir de 1935, les « Études Carmélitaines » commencèrent à publier des volumes de synthèse : *La Vie carmelitaine - Mystique, Culture et Humanisme - Psychologie et Mystique de l'amour - Douleur et stigmatisation - Foi et Mystiques humaines - Illumination et sécheresses - L'Esprit et la Vie - Nuit mystique* (nature et grâce, sainteté et folie) - *Le risque chrétien.*

A la veille de la guerre et à l'apogée du nazisme l'un de ces numéros répondait à la question : *Les hommes sont-ils égaux ?*

Après un silence de six ans les « Études Carmélitaines » vont reparaitre en 1946. Sans négliger d'autres recherches, elles s'ouvrent avec courage et probité scientifique aux données de la

psychanalyse et contribueront à leur compréhension dans les milieux intellectuels catholiques<sup>1</sup>.

Paraissent les volumes *Amour et Violence - Ma Joie terrestre où donc es-tu? - Satan - Trouble et Lumière - Technique et contemplation - Le Cœur - Direction spirituelle et psychologie - Magie des Extrêmes - Mystique et continence - Limites de l'Humain - Nos sens et Dieu - Élie le Prophète (2 tomes) - Structure et liberté - Polarité du symbole*.

A ces travaux collectifs il faut ajouter une série d'ouvrages rédigés par un seul auteur. Certains sont des traités de science psychologique : *Du réflexe au psychique* du Dr Cossa, *De l'instinct à l'esprit* de Charles Baudoin, *Du Mythe à la Religion* de R. Hostie, d'autres, des études de doctrine et de littérature spirituelles : *Bible et mystique chez saint Jean de la Croix*, par J. Vilnet, *Sainteté aujourd'hui* et *Jacob et l'Ange*, par P. Blanchard, *Cet étrange secret*, par J. Delesalle, *De la vie dévote à la vie mystique* (saint François de Sales - sainte Thérèse d'Avila) par P. Serouet, *Sainte Catherine de Gênes* par P. Debongnie, *Le vénérable Libermann* (2 tomes), par P. Blanchard, *Sainte Thérèse d'Avila*, par O. Leroy, enfin deux volumes de témoignage : *Le Père Jacques, martyr de la charité*, présenté par le Père Philippe de la Trinité, et *Livre de l'Amour*, Jacqueline Vincent, présentée par le Père Bruno de J.-M.

Ce qu'il affirma sur le plan de la pensée, le Père Bruno l'a réalisé dans ses rapports humains. Il s'attacha toujours à chercher la vérité où qu'elle soit. C'est pourquoi à l'instigation du T. R. P. Gemelli, Recteur magnifique de l'Université du Sacré-Cœur à Milan, qui ne cessera de lui apporter appui et encouragements, il organisa à partir de 1935, des Congrès Internationaux de Psychologie religieuse. S'y rencontraient les hommes les plus différents par leur spécialisation et leurs croyances. Une commune inquiétude de la vérité donnait aux discussions

1. On eût aimé que le P. Bruno montrât dès lors et au bénéfice de ses *Études*, la même ouverture au niveau de la recherche philosophique et du renouveau théologique. Certaines limites personnelles mais aussi des décisions romaines prises à l'encontre d'éminents théologiens français, engendrant en lui la peur, le tiendront habituellement, en ces domaines, dans une excessive réserve.

scientifiques un caractère d'amitié. Ceux qu'il interrogeait ne devenaient pas seulement les collaborateurs d'un livre mais les amis de sa recherche. Il fut dans les dernières de leur vie le confident de Camille Bellaigue et de Paul Claudel.

Ce vrai charisme de la rencontre, l'autorité très grande et la confiance que ses travaux personnels ou les publications qu'il dirigeait lui avaient acquises l'amènèrent souvent à tenir un rôle de conseil fort important. Ainsi dans l'*Association Catholique Internationale pour l'Étude des Problèmes Médicaux Psychologiques* (A.C.I.E.M.P.). Sa sagesse consistait alors à vouloir et à faire admettre dans l'Église un dialogue nécessaire, parfois urgent, avec la psychologie des profondeurs et ses techniques de thérapie. Mais il réclamait de celles-ci qu'elles soient toujours soucieuses de sauvegarder l'être spirituel de l'homme. Et il entendait que dans un mouvement catholique de psychologie soient nettement et intelligemment affirmées les données fondamentales de la foi chrétienne touchant la conception de l'homme. « Quand on a mission d'aider l'homme à débrouiller ses problèmes intérieurs, ce serait lui nuire que de ne pas garder - par-delà l'exacte perception de ses conflits - la présence de son être spirituel. Il faut avoir le sens total de l'objet », déclarait-il au IV<sup>e</sup> Congrès catholique international de Psychologie clinique et de Psychothérapie (Hollande 1952).

Ce souci de faire concourir les différentes disciplines à une plus exacte intelligence des voies de l'homme, valut au Père Bruno d'entrer en 1948 à l'*Académie Septentrionale*, société supranationale qui a pour but de représenter l'humanisme nordique dans la formation d'une culture européenne. Il en devint Chancelier perpétuel en 1956.

Le 21 juin 1953, ce lui fut une joie que d'être appelé par les *Rosati de Flandre*, en même temps qu'Émile Bollaert, ancien Directeur général des Beaux-Arts, à recevoir les honneurs de la Rose d'or. C'était resserrer le lien avec la terre natale et pour lui l'occasion de rendre hommage à cette terre au moment où il avait l'honneur d'être reconnu et fêté par elle.

Lors du 25<sup>e</sup> anniversaire des nouvelles « Études Carmélitaines » en 1956, en s'adressant au Père Bruno de Jésus-Marie, le Professeur De Greef, pouvait dire : « Vous avez eu cette

forme de courage extraordinaire d'entreprendre ce que vous avez entrepris, de tout mettre en jeu, de tout risquer, sans savoir exactement où vous alliez, sans connaître tout ce à quoi vous vous engagiez, mais le pressentant. C'était le courage simple, le courage pur, le vrai, d'un homme devant les problèmes dans lesquels nous étions tous engagés, le courage qui consistait à exprimer toutes les données d'une question et à donner aux autres, du même coup, la faculté de se regarder sincèrement.

A travers cette attitude, cette aventure de l'esprit, il y avait surtout une grande angoisse de connaître l'autre, d'approcher les autres à travers votre foi à vous, mais de ne les approcher qu'à travers leur devenir à eux. Ce que nous avons toujours senti à côté de ce courage, c'était votre conviction en la sincérité de la démarche de tous les autres... Vous confériez le summum de dignité humaine à tous ceux que vous aviez invités à s'exprimer devant vous. Et cette qualité humaine éminente que vous reconnaissiez au témoignage que vous apportaient ceux qui ne croyaient pas... elle nous anoblissait à notre tour.

En permettant aux hommes très différents de s'exprimer dans la bonne foi, vous leur avez donné la possibilité de sentir que nous étions, au fond, un esprit en mouvement ; nous étions en création continue ; que nous participions à quelque chose de valable, de solide, de grand, en communauté avec de nombreux esprits orientés un peu différemment ; et que notre foi, notre problème religieux, doivent être vécus dans cette création et ne peuvent être réduits à un geste intérieur ; ils doivent représenter un message, notre appel à une vérité, notre mouvement vers la découverte de l'absolu. »

« Ce qu'il est possible de mesurer maintenant, écrira le P. Beirnaert dans les *Études* de septembre 1956, c'est la prudence authentique qui inspirait celui qui entreprit d'ouvrir aussi largement les phénomènes religieux et mystiques à l'investigation des psychologues et des médecins... Si la mystique la plus pure attire aujourd'hui tant d'âmes, c'est en partie aux « Études Carmélitaines » qu'on le doit, tant il est vrai qu'un discernement exigeant est toujours au service de la vérité. »

En connexion avec sa tâche de Directeur et de rédacteur aux « Études Carmélitaines », le Père Bruno laisse une œuvre écrite d'historien. Mais il ne pensait pas qu'une biographie de saint eût été complète sans qu'une large place n'y soit faite à l'étude psychologique. La critique unanime avait souligné l'importance de son saint Jean de la Croix (1929). En 1936 il résume son travail et se propose de mettre en relief la physiologie et la mission évangéliques du saint. Il écrit *Vie d'amour de saint Jean de la Croix*. En 1942 paraît *La Belle Acarie, Bienheureuse Marie de l'Incarnation*, biographie très fouillée où le Père Bruno entend montrer que la vie spirituelle la plus haute se mène d'un bout à l'autre dans une psychologie humaine qui conserve ses traits propres et que la sainteté peut s'épanouir dans une authentique vie d'épouse. Ce livre, dont le dessein est audacieux pour l'époque et l'écriture souvent passionnée déclenchera de violentes polémiques.

En 1946, en collaboration avec Bernard Champigneulle, Suzanne Bresard et René Huyghe il publie un somptueux volume consacré à *l'Espagne mystique* avec une anthologie de textes de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix.

En 1951 à l'occasion du huitième centenaire de la Chartreuse du Reposoir (Haute-Savoie), devenue Carmel en 1922, c'est une introduction historique et spirituelle à une documentation photographique sur cet admirable haut-lieu de prière.

En 1954 paraîtra « *Le Sang du Carmel* » ou la véritable passion des seize carmélites de Compiègne. Le Père Bruno présente dans sa perspective religieuse puis livre le dossier historique complet du drame qui avait suggéré à Bernanos la fiction du « Dialogue des Carmélites » et l'œuvre de la romancière allemande Gertrude Von Le Fort « La Dernière à l'échafaud ».

En 1960, dans le *Livre de l'Amour*, le P. Bruno introduit au témoignage autobiographique et au recueil de notes de Jacqueline Vincent.

En 1961, sous le titre *Ombre et Lumière* il fait paraître pour le Jubilé de 25 années d'existence de l'Académie Septentrionale, un bel ensemble d'études signées par les membres de cette Académie. Il y écrit quelques pages sur « L'Ombre et la Lumière dans la Mystique ».

En novembre 1961 enfin, il réédite dans la collection des « Études Carmélitaines » et après une minutieuse mise au point son saint Jean de la Croix de 1929. Jusqu'en septembre 1962 il travaille à son bureau, commençant de mettre en chantier un nouveau volume collectif de ses Études sur les problèmes de « l'interdit et la transgression », préparant la publication d'un dernier volume sur sainte Thérèse d'Avila, songeant surtout à rédiger une vie de Mère Marie-Thérèse d'Avignon<sup>1</sup>.

C'est au cours de ces travaux que la maladie le mina, puis l'obligea à s'arrêter. Bien des indices laissent deviner qu'il se savait depuis des mois atteint d'un mal incurable. Il lutta jusqu'au bout, traversant de très douloureuses crises d'angoisse cardiaque, mais gardant toute sa lucidité.

Aux premières heures du 16 octobre il passait de ce monde à l'éternité. Depuis le 19 octobre 1962, le corps du Père Bruno de Jésus-Marie repose au cimetière conventuel d'Avon-Fontainebleau.

1. Sur l'évolution proprement personnelle des dernières années du P. Bruno, voir ce qu'en écrit le P. Lucien dans le *Portrait* ci-après, pp. 25-26.

Lucien-Marie de Saint-Joseph, O. C. D.

Plus de vingt-cinq ans de travail en commun aux « Études Carmélitaines » me valent d'être aujourd'hui l'interprète des sentiments que bien d'autres éprouvent en leur cœur en présence de la mort du R. P. Bruno de J.-M.

Il naquit il y a soixante-dix ans, en 1892, à Bourbourg, dans cette Flandre maritime, de la vitalité de laquelle il témoigne. Il en aima jusqu'à la fin la mystérieuse lumière tamisée de brume, qui dérobe la plaine aux regards plus qu'elle ne la montre. Il lui doit sans doute la nature violente et subtile, toute en contrastes, qu'à leur manière les grandes étapes de sa vie, si différentes les unes des autres, manifestent unanimement.

Il était né poète et artiste. A 17 ans, au cours d'une pénible épreuve de santé, il trouve un certain équilibre dans la rédaction de poèmes et dans la passion du violoncelle. Mais en dépit de l'amitié d'un prêtre authentique, il ne reste déjà plus rien d'une première formation chrétienne.

A 19 ans, il est tout entier pris par la terre, ne connaît plus d'autre dieu que l'homme, ni d'autre prophète que Nietzsche.

En 1914, il a 22 ans, quelques mois d'engagement volontaire lui permettent de mesurer l'effondrement de ses rêves humains. Il lit Pascal.

Il a 23 ans quand, par hasard, il découvre l'*Histoire d'une Ame*. Selon sa propre expression, c'est le « coup de foudre ». La Sainte de Lisieux le conduit au Christ. Elle lui donna aussi de trouver un équilibre intérieur où toutes ses puissances contradictoires trouvent leur juste emploi.

1. Allocution prononcée lors des funérailles du R. P. Bruno de Jésus-Marie le 19 octobre 1962, en l'Église de la mission espagnole, rue de la Pompe, à Paris.